

## Istanbul United?

# Le supportérisme comme lutte culturelle et résistance au pouvoir politique en Turquie

Dağhan İRAK

Le 31 mai 2013, des milliers de supporters de trois clubs sportifs majeurs d'Istanbul (Beşiktaş, Galatasaray et Fenerbahçe) se sont réunis à la suite d'un appel sur les réseaux sociaux qui les avait invités à rallier la place Taksim pour se joindre au mouvement de défense du parc Gezi, qui était menacé par un projet urbanistique du gouvernement de Recep Tayyip Erdoğan. La participation active de ces supporters et des groupes ultras a permis de repousser les forces policières hors de la place et de prendre le contrôle du lieu pendant deux semaines. Inédite, cette coalition des supporters, surnommée Istanbul United dès les premiers jours de la résistance, a été largement glorifiée en tant qu'union capable d'effacer, autour d'une cause citoyenne, les différences entre les groupes rivaux. Cette action collective ou cet agir-ensemble peuvent être considérés comme un mouvement dans la mesure où ils se développent dans une logique de revendication et de défense d'une cause par des membres dotés d'une identité commune qui utilisent un répertoire d'action collective (Tilly 1985) lié au supportérisme (techniques d'affrontement, utilisation des réseaux sociaux, etc.). Dans la présente contribution, nous nous proposons de revenir sur les conditions sociales et idéologiques de l'engagement des supporters en retraçant la genèse sociopolitique du supportérisme en Turquie. Ce dernier s'est en effet développé comme un instrument du nationalisme et a, de ce fait, subi l'influence des transformations de la société turque, en particulier après le tournant néolibéral des années 1980. Par ailleurs, l'analyse des échanges entre les supporters via les réseaux sociaux à l'occasion du mouvement de Gezi permettra de comprendre le sens de la mobilisation des supporters dans le contexte actuel.

## Les supporters au sein du mouvement de Gezi: une résistance culturelle à la «doxa» officielle?

Cette contribution interroge la dimension culturelle de la résistance des supporters stambouliotes durant les manifestations de 2013. Mais cette dimension synchronique ne peut être intelligible sans prendre en considération les liens que le supportérisme entretient, en Turquie, avec des éléments politiques essentiels de la fabrication de la nation turque, comme la laïcité, la démocratie, le nationalisme et les modes de vie associés à la modernité. La participation de milliers de supporters au mouvement de Gezi, l'une des plus grandes manifestations populaires de l'histoire du pays, est liée à ces éléments structurants. Les enquêtes réalisées durant et après ces événements (Bilgiç et Kafkaslı 2013, Yörük et Yüksel 2014) montrent qu'au-delà de l'opposition à la destruction d'un parc, la mobilisation porte sur des revendications culturelles majoritairement portées par les classes moyennes urbaines. Comme dans le cas des nouveaux mouvements sociaux (Neveu 1996), cette mobilisation peut être interprétée comme une résistance à un contrôle social et comme une action collective autour de l'affirmation d'un style de vie moderne et laïque. Nous nous proposons donc de chercher les traces et les indices de ces valeurs dans les discours des supporters qui ont participé aux manifestations.

Pierre Bourdieu définit la «doxa» comme

le point de vue des dominants, qui se présente et s'impose comme point de vue universel; le point de vue de ceux qui dominent en dominant l'Etat et qui ont constitué leur point de vue en point de vue universel en faisant l'Etat. (1994: 129)

Par conséquent, il s'agira de voir dans un premier temps le rapport à ce point de vue «universel». Au-delà de leur attachement à des clubs différents, les supporters partagent-ils un point de vue commun? Partagent-ils une doxa des classes moyennes modernes turques (opposée à la doxa islamiste)? En effet, comme le souligne Bozarslan, la laïcité et le nationalisme font partie de la doxa républicaine et sont, à ce titre, des instruments du pouvoir (2004: 111). Alors que le nationalisme est parfois considéré comme «l'âme de la Turquie, le principe qui lui permet d'exister» (Copeaux 2002: 30), la laïcité vise plutôt à établir «un contrôle de l'Etat sur un islam [sunnite] national» (Burdy et Marcou 1995: 25). Ces deux instruments d'Etat définissent les contours d'une citoyenneté turque

«acceptable» qui imprègne les appareils idéologiques (famille, école, culture populaire, etc.) et répressifs (police, armée, etc.). Cette pensée d'Etat influence les classes moyennes urbaines, notamment leurs fractions «sportives», celles qui se passionnent pour le football et soutiennent une équipe. A l'instar des opposants au projet d'urbanisation du parc Gezi, les supporters des clubs stambouliotes remettent en question la marche forcée vers une marchandisation de la société, un processus qui touche tant leurs clubs que leur ville. Aussi l'engagement des supporters dans le mouvement de Gezi dépasse-t-il le seul phénomène sportif pour prendre une dimension politique.

Nous analyserons les messages de Gezi à l'aune de la doxa moderniste du pays imposée à la société depuis la fondation de la République. Ensuite, nous tenterons de situer les supporters entre les revendications de Gezi et cette doxa nationale. Si les groupes de supporters ne sont pas à l'origine du rassemblement, leur participation massive l'a largement popularisé parmi des millions de Turcs. Il s'agira ainsi de savoir si cette popularisation est seulement une question rhétorique, ou si les supporters ont réellement intégré puis reproduit les messages du mouvement.

## Une méthodologie d'analyse des supporters par les réseaux sociaux

Sur le plan méthodologique, nous avons défini un corpus de 60 supporters (vingt supporters pour chaque équipe stambouliote majeure, codés @fb1...20, @gs1...20 et @bjk1...20) qui ont participé aux manifestations et ont utilisé les réseaux sociaux en ligne Twitter et Foursquare. Durant le mouvement de Gezi, Twitter a été une chaîne démocratique populaire, tandis que les autres médias ont généralement été (auto)censurés. Pour cette raison, les utilisateurs de Twitter se présentent comme une fraction importante parmi les activistes. Dans notre recherche, Foursquare a simplement servi à vérifier la présence des supporters aux matchs et aux manifestations.

Les supporters de l'échantillon ont été sélectionnés fortuitement parmi les utilisateurs qui ont fait le check-in sur Foursquare sous l'étiquette #DirenGeziParkı, laquelle a été attribuée au parc Gezi durant les manifes-

tations, ou à Beşiktaş, l'autre quartier où ont eu lieu les confrontations avec la police. Les supporters ont été repérés grâce à leurs signes graphiques ou à leurs biographies sur Twitter, qui permettent d'identifier leur équipe préférée. Selon Or (2008: 15), les femmes représenteraient 6,4% du public des stades stambouliotes; dans notre échantillonnage, nous avons veillé à respecter ce taux.

Dans le cadre de cet article, nous analyserons 6'351 tweets («retweets» exclus, mentions incluses) envoyés par les 60 supporters durant l'occupation du parc Gezi, qui a duré du 28 mai au 15 juin 2013. Ces messages nous permettront de mettre au jour les revendications avec lesquelles les supporters ont participé au mouvement.

### Le football en Turquie: genèse et contexte sociopolitique d'un attachement national

Le football s'implante en Turquie sous le règne d'Abdulhamid II, dans les dernières années de l'Empire ottoman, alors que les musulmans d'Istanbul étaient privés des libertés sociales. Moins entravée, la bourgeoisie non musulmane, qui était en contact avec les étrangers dans les villes portuaires, incorpore des éléments de la culture moderne. Dans ce contexte, le nationalisme, les idées liées à la modernité (comme la laïcité ou la croyance dans le progrès technique) et le football se développent en interagissant. Le premier club sportif en Turquie est fondé par la communauté grecque de Smyrne (Izmir) au sein du centre culturel Orfeas, qui a pour vocation de promouvoir le nationalisme ethnique grec (Irak 2013: 30). Les jeunes musulmans qui s'adonnent au sport doivent encore le faire clandestinement. En accordant de nouvelles libertés sociales et individuelles, la Constitution de 1908 crée, enfin, les conditions de l'essor du football dans l'Empire ottoman. Les élites turques peuvent à leur tour s'adonner au sport: les fils d'officiers de haut rang du palais ottoman fondent Beşiktaş, les professeurs et des élèves du Lycée Sultani, où étudient les jeunes élites du palais, Galatasaray et les élèves du Lycée Saint-Joseph, un établissement privé francophone du quartier Kadıköy, Fenerbahçe.

Outre les valeurs du sport anglo-saxon et de la modernité, ces clubs véhiculent également les idées du nationalisme turc. Le Comité union et

progrès (CUP), le parti réformiste et nationaliste de l'époque, considère même qu'ils sont l'un des moteurs du changement, d'autant plus que le football gagne progressivement en popularité (Gökaçtı 2008: 39-44). Aussi les dirigeants du parti s'efforcent-ils d'en prendre le contrôle pour en faire des instruments de lutte contre les clubs «ethniques», grecs ou kurdes en particulier. Si le CUP parvient à contrôler Fenerbahçe, mais aussi Altay et Karşıyaka, à Izmir (Berent 2014: 21), d'autres clubs, comme Galatasaray, parviennent à préserver leur indépendance tout en adhérant aux principes nationalistes.

Les rapports entre le football et le nationalisme vont encore se compliquer durant la Première Guerre mondiale, qui voit Istanbul occupée par les troupes françaises, britanniques et italiennes. Leur présence confère aux clubs «locaux» un capital symbolique de légitimité nationale: les rencontres de Beşiktaş, de Galatasaray et de Fenerbahçe contre les équipes formées par l'occupant anglais prennent une dimension nationale (Gökaçtı 2008: 75-76), chaque match gagné étant assimilé à une victoire symbolique sur l'occupant. Le capital symbolique acquis durant cette période est un élément constitutif de la doxa du supportérisme en Turquie. Ces clubs ont ainsi établi un rapport étroit avec l'Etat et la Turquie en général. Leur audience massive (environ 90% des supporters en Turquie soutiennent ces trois clubs) leur assure un succès non seulement sportif mais également économique. Cette dimension nationale et nationaliste persiste sous différentes formes dans les périodes suivantes, notamment lors des matchs joués à l'étranger. Après la Seconde Guerre mondiale, les clubs contribuent à la diplomatie «douce» entre la Turquie et les pays occidentaux européens (Senyuva et Tunç 2015: 1). C'est également à travers eux que la Turquie intègre l'UEFA et la Coupe d'Europe, puis la Ligue des champions à partir des années 1990. Depuis lors, cette participation aux compétitions européennes contribue au nationalisme populaire en Turquie.

Ce survol de l'histoire du football turc montre, d'une part, que les trois clubs d'Istanbul dominent le monde du football en Turquie et, d'autre part, qu'ils prennent un caractère national et nationaliste fondé sur les institutions, les acteurs et les idéologies. Leur identité «nationale» et leurs succès sportifs créent les conditions d'un attachement des Turcs à ces clubs et conduit des supporters de tout le pays à les soutenir, parfois au détriment de leur propre club. Ce nationalisme sportif se manifeste à deux niveaux. En premier lieu, les supporters – et les clubs eux-mêmes – ont tendance à attribuer à leur club une mission nationale. De manière symptomatique,

la question de savoir lequel des trois clubs avait les faveurs de Mustafa Kemal Atatürk (père fondateur de la République) est un débat lancinant parmi les supporters<sup>1</sup>. Il faut toutefois préciser que les autres clubs historiques, comme Altay et Karşıyaka, soulignent eux aussi leur caractère nationaliste<sup>2</sup> ([altay.org.tr](http://altay.org.tr):2015, [ksk.org.tr](http://ksk.org.tr):2015). Les supporters tendent donc à percevoir leur club comme une «micro-nation», à laquelle ils attribuent toutes sortes de vertus. Pour cette raison, il est impossible d'analyser la doxa du supportérisme en Turquie sans prendre en compte le nationalisme hérité de l'histoire et de la nation turque. C'est dans ce contexte idéologique qu'il faut situer le dépassement des rivalités sportives entre les supporters des trois clubs durant les événements de juin 2013. Si ce rassemblement a pu se transformer en un mouvement national, c'est qu'il fonctionne aussi comme un «terrain d'entente» fondé sur des intérêts partagés par les supporters face aux «adversaires» que sont le gouvernement, les dirigeants des fédérations et les présidents de club qui excluent les supporters des prises de décision sur les nouvelles orientations relatives, par exemple, à l'augmentation du prix des billets ou à la marchandisation de l'équipe.

### Le tournant néolibéral du football turc et ses effets sur le supportérisme

Le coup d'Etat de 1980 marque une étape importante dans la vie sociale (et sportive) de la Turquie. En effet, après le putsch, les partis politiques et les syndicats sont interdits et des milliers d'associations suspendues. Les matchs de football restent par contre autorisés, car la junte au pouvoir considère qu'il s'agit d'un divertissement inoffensif, apolitique et facilement contrôlable. Après les élections semi-libres de 1983, le Premier

- 1 «Atatürk ve Beşiktaş», [bjk.com.tr](http://bjk.com.tr), [http://www.bjk.com.tr/tr/cms/aturk\\_ve\\_bjk/15/](http://www.bjk.com.tr/tr/cms/aturk_ve_bjk/15/); «Atatürk ve Fenerbahçe», [fenerbahce.org](http://www.fenerbahce.org), <http://www.fenerbahce.org/kurumsal/detay.asp?ContentID=10>; «Atatürk ve Galatasaray», [galatasaray.org](http://www.galatasaray.org), <http://www.galatasaray.org/s/aturk-ve-galatasaray/20> (consultés le 10 novembre 2015).
- 2 «Ulu Önder Atatürk ve Altay», [altay.org.tr](http://altay.org.tr), <http://altay.org.tr/sabit.asp?i=24> et «Atatürk ve Karşıyaka», [ksk.org.tr](http://ksk.org.tr), <http://ksk.org.tr/sayfalar/tarihce> (consultés le 10 novembre 2015).

ministre Turgut Özal déploie, avec le soutien de l'armée et des Etats-Unis, des politiques néolibérales dans tous les domaines de la vie sociale. Un membre de son Parti de la mère patrie (ANAP), Mustafa Kemal Zorlu, est placé à la tête de la Fédération de football de la Turquie. Durant les huit ans de sa présidence, l'Etat et l'ANAP encouragent les milieux d'affaires à investir dans les grands clubs, imposent des restrictions sur les joueurs étrangers pour contenir les déficits des clubs, libéralisent le prix des billets et laissent les clubs passer des contrats avec les chaînes de télévision privées (dont celle du fils d'Özal) pour la retransmission des matchs (Irak 2013: 130-134). Le spectacle du football devient ainsi beaucoup plus cher, mais également de meilleure qualité en termes de mise en image, d'accueil des spectateurs et de prestations accessoires.

Très libéral sur le plan économique, le football en Turquie reste pourtant sous surveillance. Même si dans les stades les dirigeants du football revendiquent l'apolitisme de leur sport, le football fonctionne comme un substitut de la fierté nationale, alors que la Turquie est mise au ban de la communauté européenne après le coup d'Etat sanglant de 1980, comme elle l'avait été après l'invasion de Chypre, en 1974. Dans les années 1990, le football reste le seul domaine où la Turquie est représentée en Europe, notamment grâce aux succès de Galatasaray, qui dispute les demi-finales de la Coupe d'Europe (1988/89) et participe à la Ligue des champions (à partir de la saison 1993/94). L'équipe nationale se qualifie quant à elle pour un tournoi majeur international en 1996. Ces succès sportifs déclenchent une vague de sentiments nationalistes symbolisée par le chant populaire «Europe, Europe, entends-tu les pas des Turcs qui avancent». Le Parti du mouvement nationaliste profite largement de cet élan et conquiert le pouvoir en 1999.

Après le tournant du siècle, les rapports entre la Turquie et l'Europe tendent à se normaliser. Après la crise économique majeure de 2001, le parti islamo-conservateur (Parti de la justice et du développement, AKP) accède au pouvoir en promettant l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne. Proclamé «musulman et démocrate» par son leader Recep Tayyip Erdoğan, ce parti devient, au fil des ans, de plus en plus autocratique, contrôlant aussi bien le système législatif et judiciaire que les médias, notamment après le référendum constitutionnel de 2010, qui autorise le gouvernement à purger l'héritage du régime kémaliste laïque. Parallèlement, le gouvernement lance une «guerre» culturelle contre les modes de vie occidentaux en imposant des restrictions sur la consommation d'alcool

et en condamnant l'avortement. Il modifie également sa stratégie dans le domaine du football. Dès lors, l'AKP ne se contente plus d'exercer son contrôle par le biais des sponsors proches du pouvoir et des municipalités, mais intervient plus directement en introduisant un système de vente de billets électroniques permettant d'enregistrer les données personnelles des acheteurs. Si ces tentatives sont largement acceptées par les dirigeants du football et les milieux d'affaires proches du gouvernement, elles brisent le consensus tacite qui existait entre les «supporters/clients» et l'Etat. Cette entente entre l'Etat et les responsables du football n'est pas seulement politique mais aussi culturelle, l'Etat acceptant les stades en tant que lieux modernes et laïques en échange de la lutte contre les violences et de la maximisation du profit.

A Istanbul, les classes moyennes urbaines avaient progressivement remplacé les supporters des classes populaires à partir des années 1990. Ces nouveaux supporters, comme le groupe Çarşı de Beşiktaş qui a publié l'un des premiers fanzines (Forza Beşiktaş) d'inspiration anglaise en 1996/97, ont alors reproduit le supportérisme global. Familiers des cultures «casual» ou «ultra», ils ont en particulier repris des pratiques laïques du supportérisme européen, comme la forte consommation d'alcool. Çarşı et ses émules d'autres tribunes se sont inspirés du kop de Liverpool, par exemple en entonnant des paroles humoristiques et parfois vulgaires sur des airs populaires.

Les années 1990 et le début des années 2000 marquent donc un tournant du supportérisme en Turquie. Pour cette raison, la tentative de l'AKP de dominer les stades doit être analysée comme une lutte hégémonique dans la mesure où le style de vie des supporters stambouliotes – même s'il n'est pas partagé par tous – représente un des courants les plus modernes du pays. De surcroît, le Çarşı et d'autres précurseurs sont imités par de nouveaux groupes, même parmi les plus conservateurs. Après le mouvement Gezi, les islamo-conservateurs tentent du reste de créer leurs propres groupes de supporters, comme les Aigles de 1453 (1453 Kartalları, un groupe de Beşiktaş, dont le nom renvoie à l'année de la conquête d'Istanbul par les Ottomans), qui ne jouissent toutefois pas d'une très grande popularité.



## L'engagement des supporters dans le mouvement de Gezi

Le mouvement protestataire débute durant la nuit du 27 au 28 mai 2013 dans le parc Gezi, qui jouxte la place Taksim. Il est porté par Solidarité Taksim, un collectif regroupant plusieurs dizaines d'ONG qui s'opposent depuis plus d'un an à l'abattage de cinq arbres ordonné par la municipalité d'Istanbul pour faire place à un projet d'urbanisme et d'implantation d'un centre commercial. Les manifestants qui ont dressé leurs tentes sur place font connaître leur lutte par les réseaux sociaux. Les hashtags #OccupyGeziPark et #GeziParkıİçinTaksim («à la place Taksim pour le parc Gezi») sont publiés sur Twitter pour populariser le mouvement. Parmi nos 60 supporters, seuls huit utilisent ces hashtags le 28 mai. Si la majorité des 438 tweets envoyés ce jour-là ne sont pas de nature politique, on trouve tout de même plusieurs renvois à la défense du parc Gezi et aux restrictions sur la consommation d'alcool. Une déclaration du Premier ministre Recep Tayyip Erdoğan affirmant que les pères fondateurs de la République (Atatürk et İsmet İnönü, qu'il ne nomme pas) sont «deux ivrognes» soulève l'indignation avec le hashtag #2AyyaşKimRecep («Recep, qui sont ces deux ivrognes?»). Parmi les huit supporters qui s'expriment sur le sujet, @gs8 diffuse plusieurs tweets dénonçant les déclarations d'Erdoğan ainsi qu'une vidéo sur Gezi avec le commentaire: «Ce pays, c'est devenu l'enfer pour nous. Il faut bouger, lutter contre eux [le pouvoir] un peu». Le premier jour, les restrictions sur l'alcool attirent donc beaucoup plus d'attention que le parc Gezi. Il en va de même le lendemain, puisque seulement trois supporters font allusion au parc (par exemple @fb12, qui semble plus politisé que la plupart des autres intervenants). Après une opération policière lancée contre les manifestants au matin du 30 mai, treize supporters abordent cette fois-ci le sujet, en s'arrêtant surtout sur les violences policières. Le 31 mai, les confrontations avec les forces de l'ordre gagnent en intensité. La plupart des 49 supporters qui relatent les faits ont eux-mêmes participé aux manifestations. Leurs messages révèlent que leur mobilisation soudaine a été organisée notamment via Twitter (@bjk20, par exemple, invite ses lecteurs à se retrouver à Mecidiyeköy pour aller à Taksim). A la suite de Çarşı (Beşiktaş) et de Vamos Bien (Fenerbahçe), qui ont rejoint le mouvement respectivement le 28 et le 30 mai, de nouveaux groupes suivent. A ce stade, l'objectif initial du mouvement est parfois réinterprété par les nouveaux-venus: «Tu as prohibé l'alcool

au mauvais moment Tayyip, nous avons tous repris nos esprits» (@fb6) ou «Le moment est venu de se révolter contre le tyran» (@gs15). Si les messages portent également sur les revendications environnementalistes, il apparaît que ce sont la violence policière et les déclarations virulentes du Premier ministre envers les manifestants qui fonctionnent en tant que catalyseurs de la résistance. Le 1er juin, @bjk10 écrit: «Y'a un Moïse pour chaque pharaon @RT\_Erdogan [le compte Twitter d'Erdoğan], pour toi ils sont les petits-enfants des ivrognes». Par ailleurs, des commentaires de plus en plus vifs sont publiés contre les médias accusés de censurer les événements, une censure dont @bjk4 se plaint sur le mode ironique: «C'est très utile que les médias ne citent que les paroles d'Erdoğan. Elles poussent les gens à résister contre lui». Le soir du 1er juin, des milliers de supporters se rendent dans le parc après les confrontations avec la police à Beşiktaş et à Taksim. Durant cet épisode, Twitter est avant tout utilisé pour donner des conseils aux manifestants et signaler l'emplacement des équipes policières. A partir de l'occupation du parc Gezi, la plupart des messages contiennent des appels ainsi que des informations sur la vie dans le parc, les itinéraires pour s'y rendre et les besoins des manifestants. Recep Tayyip Erdoğan, qui est alors en voyage officiel au Maghreb, continue de s'en prendre par voie de presse aux manifestants, ce qui entraîne une augmentation du nombre de commentaires politiques sur Twitter. Après son retour, le 7 juin, Erdoğan entame une série de rassemblements – on en comptera jusqu'à sept par jour – qui visent à incriminer les manifestants, qu'il accuse d'être des «pillards» et des «extrémistes»<sup>3</sup>, sur quoi les militants de l'AKP scandent: «Nous sommes prêts à mourir pour toi, Tayyip» et «Laisse-nous aller, écrasons-les tous»<sup>4</sup>. Les efforts déployés par Erdoğan pour mobiliser ses partisans contre les participants de Gezi provoquent une réaction parmi les auteurs de messages, qui décrivent les militants de l'AKP comme des «moutons». Par exemple, le 7 juin, 107 (28,8%) des 371 tweets recensés sont directement dirigés contre Erdoğan.

Il ressort de ce dépouillement que dès le début du mouvement les supporters expriment leur mécontentement envers Erdoğan en raison de la

3 «En Turquie, Erdogan lance la contre-offensive», *lemonde.fr*, [http://www.lemonde.fr/europe/article/2013/06/10/en-turquie-erdogan-lance-la-contre-offensive\\_3426909\\_3214.html](http://www.lemonde.fr/europe/article/2013/06/10/en-turquie-erdogan-lance-la-contre-offensive_3426909_3214.html) (consulté le 10 novembre 2015).

4 «De retour à Istanbul, Erdogan accueilli en héros par ses partisans», *lemonde.fr*, [http://www.lemonde.fr/europe/article/2013/06/07/turquie-erdogan-ovationne-par-ses-partisans\\_3425805\\_3214.html](http://www.lemonde.fr/europe/article/2013/06/07/turquie-erdogan-ovationne-par-ses-partisans_3425805_3214.html) (consulté le 10 novembre 2015).

restriction de la consommation d'alcool, de l'interdiction de l'avortement, de ses propos diffamatoires à l'égard d'Atatürk et İnönü, etc. Il apparaît aussi que chaque nouvelle déclaration après le voyage au Maghreb se répercute sur la quantité et le ton des tweets. Par conséquent, le Premier ministre peut être considéré comme un facteur qui a poussé les supporters à participer au mouvement de Gezi.

### La question du kémalisme dans le supportérisme

Lorsqu'on étudie les tweets de nos 60 supporters, on voit que 51 parmi ceux-ci ont au moins une fois exprimé un avis favorable à Mustafa Kemal Atatürk, dont 22 qui le citent ou le glorifient. Un seul participant (@gs9) affirme qu'il n'est pas kémaliste, tandis qu'un autre (@bjk4) raille les messages kémalistes sur Twitter. Parmi les supporters de Fenerbahçe, un seul (@fb5) n'évoque jamais Atatürk. @fb10 et @fb19, par contre, le mentionnent très fréquemment et souhaiteraient que leurs abonnés se reconnaissent en lui. Dans les tweets, il est courant aussi de prétendre qu'Atatürk avait été un supporter de Fenerbahçe (@fb3, @fb10 et plusieurs fois @fb19), bien que ces attaches n'ont jamais pu être prouvées. Pour les raisons évoquées plus haut, l'insistance des supporters de Fenerbahçe sur le kémalisme n'est pas fortuite. De surcroît, durant l'affaire de trucage de matchs qui avait visé ce club, l'argument selon lequel le gouvernement et son (ancien) allié, le groupe religieux Gülen, avaient comploté contre Fenerbahçe à cause de sa fidélité au kémalisme, avait été couramment avancé. Dans la mesure où les supporters de Galatasaray et de Beşiktaş réclament eux aussi Atatürk pour leur camp, cette revendication de l'héritage kémaliste constitue un indicateur fort de la présence de la doxa turque dans l'identité des clubs et de leurs supporters.

Parmi les principes dominants – les «six flèches» – du kémalisme que sont le républicanisme, le populisme, le révolutionnarisme, l'étatisme, le nationalisme et la laïcité, les deux derniers sont très souvent cités par les supporters. Par contre, le républicanisme, c'est-à-dire la sacralisation du cadre institutionnel du «pacte» politique kémaliste (Bozarslan 2010: 35), n'apparaît guère.

La croyance que la nation turque est une armée-nation est l'un – et peut-être le principal – des mythes du nationalisme turc (Altınay 2004). Même s'il ne figure pas parmi les principes fondamentaux du kémalisme, le militarisme fait donc partie de la doxa de la société turque, comme l'exprime le slogan populaire «Nous sommes tous les soldats de Mustafa Kemal», lequel apparaît du reste plusieurs fois dans les tweets de notre sélection (par exemple chez @fb19, @bjk10, @gs8, @bjk5 et @fb14). Quelques supporters (@fb3, @bjk15 et @gs2) expriment leur soutien à l'armée en affirmant par exemple: «La police est à eux, l'armée est à nous» ou «L'armée sait qui sont les terroristes et qui est le peuple, faites-lui confiance». En fait, cet attachement marque une divergence majeure entre les promoteurs du mouvement de Gezi (parmi lesquels on trouve des groupes communistes et kurdes), critiques envers l'armée, et les groupes qui ont rejoint ultérieurement Solidarité Taksim. Aussi, le slogan «Nous sommes tous les soldats de Mustafa Kemal» a-t-il été dénoncé par quelques groupes, qui lui ont substitué: «Nous ne sommes les soldats de personne» ou «Nous sommes les soldats de Mustafa Keser [un chanteur folklorique populaire]». Il apparaît donc que des idées très éloignées des revendications initiales mais proches de la doxa contestée sont intégrées dans le mouvement. Les supporters semblent être parmi ceux qui accélèrent cette transformation.

L'attribution de caractéristiques négatives à certaines ethnicités et nationalités est un autre indicateur du nationalisme. Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre compte tenu des rivalités qui les animent, les supporters n'y font guère allusion durant le mouvement de Gezi. Ce relatif silence peut s'expliquer par le fait que Tayyip Erdoğan a prétendu que le mouvement était un complot étranger. On trouve néanmoins des traces de cette expression du nationalisme dans quelques tweets qui dénigrent Erdoğan en l'associant aux nationalités diffamées. Par exemple, la pratique consistant à angliciser le nom Tayyip en Tayyeap est assez courante (@gs18, @gs8, @gs16, @fb13 et @gs3). @bjk14 et @gs15 prétendent quant à eux qu'Erdoğan défend les intérêts américains, reprenant par là un argument ancien, très répandu en 2003, durant les premiers jours du gouvernement, quand Erdoğan avait soutenu l'invasion de l'Irak. Enfin, @fb19, le supporter nationaliste qui ne cache pas son admiration pour Adolf Hitler, affirme que les militants de l'AKP «ressemblent aux Juifs» tels que les avait décrits l'idéologie nazie («Ils ont un sale visage, comme les Juifs»). Ce supporter constitue toutefois une exception dans le corpus

analysé, l'antisémitisme n'étant pas très développé chez les supporters dans la mesure aussi où les sentiments anti-israéliens sont couramment utilisés par Erdoğan et l'AKP pour les causes populistes.

En Turquie, la question de la laïcité est souvent associée à la consommation d'alcool. La raison principale de cette association réside sans doute dans le besoin de contester la règle religieuse dans l'espace public. Au sein des classes moyennes urbaines, les femmes, en particulier, utilisent la consommation d'alcool comme symbole du laïcisme. C'est ce que fait la supportrice @fb6, qui affirme: «La femme et le raki. Tout le monde pense que les hommes boivent le raki, mais en fait ce sont les femmes qui le boivent le mieux». @bjk9 et @bjk10 vantent eux aussi les vertus du raki, @fb12 et @gs20 préférant quant à eux la bière. A ce propos, il faut rappeler que la consommation d'alcool est au cœur d'une ancienne lutte entre laïques et islamistes, et que le mouvement de Gezi a lieu précisément à un moment où le gouvernement annonce des restrictions en la matière. Lorsqu'Erdoğan appelle ses opposants «des ivrognes» et «des alcooliques», il place le débat sur l'alcool au centre du champ politique. A l'instar de l'opposition au port du voile et des relations sexuelles hors mariage, l'alcool est intimement associé à l'identité laïque. Se déclarer à la fois musulman et laïc est un élément essentiel de la doxa turque (Navarro-Yashin 2002). C'est pourquoi le noyau du mouvement de Gezi déploie de gros efforts pour se réconcilier avec les musulmans pratiquants, notamment en organisant une prière pour la nuit de l'Isra et Miraj. Les Musulmans anticapitalistes, un groupe pratiquant qui soutient le mouvement, proposent quant à eux des activités religieuses sur place. Les supporters qui font partie de notre corpus respectent eux aussi l'Isra et Miraj (*Mirac Kandili* en turc), ce dont témoignent treize tweets. @gs9 note: «Cette révolution m'a beaucoup changé. Auparavant je n'avais aucun intérêt pour le kandil, mais hier soir, j'ai appelé mes parents pour le célébrer». Il n'est toutefois pas possible d'établir si l'attitude de ces supporters s'explique par le caractère «musulman modéré laïque» de la doxa turque ou par la volonté de réconciliation durant le mouvement. On peut cependant affirmer que cette pratique du mouvement Gezi s'inscrit dans une démarche visant à fonder un laïcisme moins rigide et plus tolérant que celui du kémalisme. Notre méthodologie et le cadre de notre recherche ne permettent toutefois pas d'établir à quelle forme de laïcité les supporters de notre sélection adhèrent.

## La face cachée de la doxa turque: l'apolitisme

Si la participation électorale est traditionnellement élevée (jamais inférieure à 83% depuis 1983), peu de Turcs s'engagent activement dans la vie politique: 11% environ adhèrent à un parti<sup>5</sup>, environ 12% à une ONG<sup>6</sup> et 4,5% à un syndicat<sup>7</sup>. Au football comme en politique, le public préfère regarder que participer. En fait, l'exclusion populaire du politique fait partie intégrante de l'idéologie officielle, notamment depuis le coup d'Etat de 1980, à la suite duquel les partis politiques, les associations et les syndicats considérés dangereux pour le régime ont été interdits. Pendant des années, le public est resté à l'écart de la vie politique institutionnalisée, s'abstenant même d'exprimer ouvertement ses points de vue. Selon l'enquête de Çildan et al. (2012), 77,5% des utilisateurs des réseaux sociaux en Turquie n'y expriment pas d'idées politiques. Notre recherche avec Yazicioğlu (2012) aboutit à la même conclusion. Or, durant les protestations de Gezi, cette situation change, les personnes favorables ou hostiles au gouvernement ressentant soudain le besoin de dévoiler leur opinion.

Malgré cette volonté d'ouverture, une hostilité se manifeste contre la présence d'organismes politiques dans le mouvement de Gezi, ce dont témoignent les hashtags #FlamasızGezi («Gezi sans les drapeaux», c'est-à-dire sans les organismes politiques) et #BuBirSivilDireniş («C'est une résistance civile»). Ce rejet se retrouve dans les messages des supporters, par exemple chez @fb2 et @bjk20: «On protège la religion sans AKP, Atatürk sans CHP, la patrie sans CHP et les Kurdes sans BDP. Parce que nous sommes le peuple». @bjk10 exprime quant à lui ouvertement qu'il ne veut pas voir les drapeaux des partis politiques au parc Gezi. Selon la supportrice @bjk7, «Ce qui compte est le peuple, pas les gauchistes extrémistes présents à la place». Cet avis est intéressant dans la mesure où Solidarité Taksim a précisément été fondée en janvier 2012 par ces «gauchistes extrémistes» en vue de protéger le parc. La présence des organi-

5 «Hangi partinin kaç üyesi var?», *sabah.com.tr*, <http://www.sabah.com.tr/gundem/2013/11/10/hangi-partinin-kac-uyesi-var> (consulté le 10 novembre 2015).

6 «Derneklerin Yıllara Göre Üye Sayıları», *dernekler.gov.tr*, <http://www.dernekler.gov.tr/tr/AnasayfaLinkler/derneklerin-yillara-gore-uye.aspx> (consulté le 10 novembre 2015).

7 «Taux de syndicalisation», *oecd.org*, [http://stats.oecd.org/Index.aspx?DataSetCode=UN\\_DEN&Lang=fr](http://stats.oecd.org/Index.aspx?DataSetCode=UN_DEN&Lang=fr) (consulté le 10 novembre 2015).

sations kurdes dérange elle aussi quelques supporters, comme @bjk5, qui déclare être un nationaliste turc: «Taksim est devenu le nid du PKK [Parti ouvrier du Kurdistan, illégal en Turquie], c'est fini pour moi...». Selon @gs2, c'est à cause du TKP (Parti communiste de Turquie, d'obédience staliniste) et du BDP (le Parti pour la paix et la démocratie, pro-kurde) que le climat se serait détérioré. @gs7 abonde dans son sens: «Si cette atmosphère sera gâchée, ça sera à cause du BDP».

Si ce débat peut surprendre un observateur externe, il en va autrement en Turquie. Selon Massicard (2005), la politique y est en effet largement comprise comme un lieu de compromission, d'opposition et de conflit. L'idéologie officielle vise à imposer une série de valeurs, comme le nationalisme, le kémalisme, le sunnisme modéré et une solidarité apolitique entre les individus originaires d'une même ville ou région. Selon Lüküslü (2009), la distanciation de la jeunesse vis-à-vis de la politique résulterait de la méfiance contre la «saleté», la rigidité et la hiérarchie uniformisantes des institutions politiques. Les messages que nous avons analysés confirment cette méfiance, mais révèlent plus généralement un rejet de la politique. Au-delà de l'hostilité exprimée contre les militants des organismes politiques de gauche et kurdes, les supporters critiquent la politique et reproduisent en cela la structure dépolitisée imposée après le coup d'Etat.

## Conclusion

Notre analyse des tweets postés par les supporters de football qui ont participé aux manifestations montre que ceux-ci ne s'identifient pas toujours à la cause politique initiale du mouvement. Portée par Solidarité Taksim, un collectif de 128 organismes politiques qui se sont rassemblés pour préserver le parc Gezi, cette revendication première s'est rapidement élargie à une cause bien plus profonde contestant notamment les politiques néolibérales du gouvernement de Tayyip Erdoğan qui, en subventionnant le secteur de la construction, favoriserait, aux yeux des protestataires, la maximisation des profits et l'embourgeoisement des quartiers pauvres<sup>8</sup>.

8 Page Facebook de la Solidarité Taksim, <https://www.facebook.com/TaksimDayanismasi/posts/493365020713210:0> (consultée le 10 novembre 2015).

A la suite de heurts avec les forces de l'ordre, le mouvement a élargi ses revendications à l'interdiction du gaz lacrymogène, à la poursuite pénale des responsables des violences policières, à la libération des détenus et à la levée des restrictions concernant les rassemblements collectifs défendant les droits des «sans-propriété»<sup>9</sup>. Force est de constater que les supporters de football qui ont rejoint le mouvement n'ont partagé que partiellement les revendications politiques portées par le noyau du mouvement. Parmi les objets de lutte communs, on peut citer la défense du parc Gezi et la dénonciation des violences policières. La participation des supporters s'explique plutôt par les tendances autocratiques de Tayyip Erdoğan et les menaces que celui-ci laisse planer contre leur mode de vie. Dans notre échantillon, très peu de supporters partagent les revendications politiques du mouvement, bien qu'une large majorité de notre groupe présente un profil sociopolitique commun.

L'une des questions de notre recherche était de savoir dans quelle mesure ce profil sociopolitique s'inscrivait dans la doxa des classes moyennes modernes en Turquie. On a ainsi découvert que le kémalisme et le nationalisme sont partagés par une vaste majorité des supporters. Le militarisme est assez populaire et la balance entre un laïcisme rigide et le sunnisme modéré est bien équilibrée. La majorité des supporters semble néanmoins être assez indifférente aux revendications démocratiques des différentes ethnicités du pays (notamment des Kurdes) et considère plutôt que les organisations communistes et pro-kurdes sont «dangereuses». De manière générale, la position politique de ces supporters est très proche de l'idéologie officielle.

Dans ce contexte, on peut affirmer que la plupart des supporters de football défendent le rétablissement du consensus entre les élites (bureaucratie civile-militaire et capital financier) et les classes moyennes, un consensus qui est remis en cause par les tendances autocratiques de l'AKP qui s'efforce de fonder ses propres réseaux socio-économiques en excluant les courants modernes et laïques. Par contre, le noyau du mouvement de Gezi conteste non seulement l'autocratie d'Erdoğan et le nouveau modèle socio-économique, appelé «la nouvelle Turquie» par l'AKP, mais aussi le modèle préconisé après le coup d'Etat de 1980, qui vise la dépolitisation de la société, le contrôle sociopolitique et la libéralisation économique.

9 Page Facebook de la Solidarité Taksim, <https://www.facebook.com/TaksimDayanismasi/posts/509286852454360:0> (consultée le 10 novembre 2015).



Bien que quelques groupes de supporters partagent ces causes, notre recherche montre qu'ils ne constituent qu'une minorité parmi ceux qui ont participé au mouvement de Gezi.

Enfin, on peut affirmer que les revendications démocratiques et sociales du mouvement de Gezi visent indirectement le déséquilibre entre les dirigeants et les autres acteurs du football (dont les supporters), l'embourgeoisement des stades ainsi que l'absence de démocratie interne dans les processus de prise de décision.

## Bibliographie

- Altınay, A. G., 2004: *The myth of the military-nation: Militarism, gender, and education in Turkey*, Londres: Palgrave Macmillan.
- Berent, O., 2014: *Alsancak'ın Sakini: Altay*, Istanbul: İletişim.
- Bilgiç, E.E, et Kafkaslı Z., 2013: *Gencim, Özgürlükçüyüm, Ne İstiyorum?*, Rapport final de l'enquête Diren Gezi Parkı, Istanbul: İstanbul Bilgi Üniversitesi Yayınları.
- Bourdieu, P., 1994: *Raisons pratiques*, Paris: Seuil.
- Bozarslan, H., 2004: «Islam, laïcité et la question d'autorité de l'empire Ottoman à la Turquie kémaliste», *Archives de sciences sociales des religions*, 49 (125): 99-113.
- Bozarslan, H., 2010: *Histoire de la Turquie contemporaine*, Paris: La Découverte.
- Burdy, J-P., et Marcou, J., 1995: «Laïcité/laiklik: introduction.», *CEMO-TI*, 19: 13-39.
- Çıldan, C., Ertemiz, M., Küçük, E., Kaan Tumuçin, H. et Albayrak, D., 2012: *Sosyal Medyanın Politik Katılım ve Hareketlerdeki Rolü*, Conférence académique des sciences de l'information, Usak, 1er février 2012.
- Copeaux, E., 2002: «Le nationalisme d'Etat en Turquie: ambiguïté des mots, enracinement dans le passé.», In Dieckhoff, A. et Riva, K. (éds), *Nationalismes en mutation en Méditerranée orientale*, Paris: CNRS Editions, 23-40.
- Gökacı, M. A., 2008: *Bizim İçin Oyna: Türkiye'de Futbol ve Siyaset*, Istanbul: İletişim.

- Irak, D., 2013: *Hükmen Yenik: Türkiye 'de ve İngiltere 'de Futbolun Sosyo-Politiği*, İstanbul: Evrensel.
- Irak, D. et Yazıcıoğlu, O., 2012: *Türkiye ve Sosyal Medya*, İstanbul: Okyanus.
- Lüküslü, D., 2009: «Gençlerin Siyaset Algıları ve Deneyimleri: Yeni Bir Siyaset Modeli Üzerine Düşünmek», In Boyraz, C. (éd), *Gençler Tartışıyor: Siyasete Katılım, Sorunlar ve Çözüm Önerileri*, İstanbul: TÜSES Yayınları, 190-215.
- Massicard, E., 2005: «Politiser la provenance. Les organisations d'originaires de Sivas à İstanbul et Ankara», *European Journal of Turkish Studies*, <http://www.ejts.org/document362.html> (consulté le 10 novembre 2015).
- Navaro-Yashin, Y., 2002: *Faces of the state: Secularism and public life in Turkey*, New Jersey: Princeton University Press.
- Neveu, E., 1996: *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris: La Découverte.
- Or, E. M., 2008: *Spor Kulüplerinde Taraftar Memnuniyeti: Üç Büyük Spor Kulübüne İlişkin Bir Araştırma*, Thèse de doctorat, Université d'İstanbul.
- Senyuva, Ö. et Tunç, S., 2015: «Turkey and the Europe of football», *Sport in History*, 35: 1-13.
- Tilly, C., 1985: «Models and realities of popular collective action», *Social Research*, 52: 717-747.
- Yörük, E. et Yüksel, M., 2014: «Class and Politics in Turkey's Gezi Protests», *New Left Review*, <http://newleftreview.org/II/89/erdem-yoruk-murat-yuksel-class-and-politics-in-turkey-s-gezi-protests> (consulté le 10 novembre 2015).